

L'HOMME, LA VILLE ET LE LIVRE

Texte de l'interprète

Avril 2012



J'ai dormi tout mon saoul et pourtant je suis fatigué. Je tiens à peine debout. Hier j'ai travaillé toute la journée, de huit heures à onze heures du soir. Et quand je suis arrivé chez moi, j'étais épuisé. Je suis allé me coucher sans manger, sans me déshabiller et je me suis endormi aussitôt.

Il fallait terminer la salle de séjour. Monsieur n'était pas là et madame n'avait donc rien d'autre à faire que de me regarder des pieds à la tête. Pour elle, je suis un phénomène, une bête sauvage sortie de la forêt vierge. Quand enfin je réussissais à grimper en haut de mon échelle, elle se mettait à me poser toutes sortes de questions, mais à cette distance, difficile de lire sur les lèvres. Je devais redescendre. J'essayais de lui répondre, mais elle ne me comprenait pas. Alors j'écrivais la réponse. Madame était stupéfaite de me voir écrire sans faute. Elle croit que les sourds ne savent ni lire ni écrire. Elle pense qu'on est idiots. Madame est riche, mais son esprit est pauvre. Je ne lui en veux pas de ne pas savoir grand chose sur les sourds. C'est son absence de modestie qui me dérange. Par ailleurs, elle a bon goût. Au-dessus de la cheminée, il y a un arbre de vie foisonnant d'oiseaux et de fleurs. Au premier plan du tableau, on voit un paon. Les murs sont couleur saumon avec un joli motif floral.



Quel livre magnifique ! C'est l'abbé de l'Epée qui l'a écrit. Que Dieu le bénisse ! Pas étonnant qu'on le connaisse dans toute l'Europe. Tous les grands de ce monde viennent assister aux cours publics qu'il donne aux sourds. L'abbé est entendant mais il connaît très bien le langage gestuel ce qui émeut beaucoup le public. De l'Epée a mis par écrit ce que moi-même je pense et ce que je ressens. Personne ne l'a fait comme lui. Ce livre m'a tellement apporté ! Je ne saurais vous dire à quel point.

Il m'a fait grande impression parce qu'il est écrit de manière très claire. Ecoutez ceci.

Voilà : « Les gens s'imaginent qu'il est difficile d'enseigner aux sourds, mais ce n'est pas vrai du tout. Quelle est la tâche des entendants ? Transmettre aux sourds par des gestes des informations qui leur parviennent par les oreilles. Les sourds saisissent très vite les informations visuelles. C'est comme pour les maisons : Ce qui ne passe pas par la porte peut passer par la fenêtre. »

(...)



Et puis, il y a un autre abbé. Il s'appelle Deschamps. Lui aussi a écrit un livre et enseigne aux sourds. Mais il n'utilise pas la langue des signes, il y est opposé. Il écrit de pures absurdités. Ses affirmations sur la langue des signes

sont complètement fausses. Je viens de lire son livre et je me sens obligé de défendre ma langue et d'apporter mon soutien à l'abbé de l'Épée. C'est pour cela que j'ai écrit ce livre. Il est tout petit comparé aux gros bouquins de ces messieurs savants, mais je dois travailler pour gagner ma vie. Je ne peux écrire que le soir car, pendant la journée, j'ai une brosse à coller dans la main. Je voudrais bien de donner toute mon attention à l'écriture, mais mon corps a besoin de sommeil. C'est une lutte constante. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de m'assoupir sur ma feuille ?



Quand j'étais petit, j'entendais tous les bruits :

(...)

Je les entendais tous, même les plus lointains. Mais aujourd'hui, les bruits ont disparu.



Madame règne sur sa maison comme une reine. Et sa maison a beaucoup de pièces.

(...)

Et il me faut tapisser toutes ces pièces.



Mon père possédait un petit lopin de terre, un maigre cheval, quelques chèvres et des poules. J'allais à l'école où j'ai appris à lire et à écrire, et un peu à compter.

Après la classe, j'allais garder les chèvres.

Mon père était imprévisible.

Il ne savait ni lire ni écrire, et se plaignait de tout, surtout des taxes. Les messieurs importants nous prenaient tout. Il ne nous restait que du pain, des carottes et de l'eau. Dès qu'on avait du bon pain et du vin, le collecteur de taxes arrivait. Ces beaux messieurs plantaient leurs dents dans de bonnes cuisses de lapin et se rinçaient la bouche avec du bon vin. Nous, on payait des taxes sur tout. Même pour pêcher dans la rivière ou pour traverser le petit pont tout vermoulu. Lorsque le collecteur de taxes arrivait, accompagné de quatre soldats, mon père entraînait dans une colère folle. Il s'emparait de sa faux et les poursuivait comme s'il était la mort en personne. Mon père ne craignait personne, pas même du diable.



Récemment, un de mes amis m'a demandé si je savais traduire en langue des signes le mot « messenger ». Je ne le savais pas. Alors j'ai questionné mon entourage. Personne ne savait me répondre. Et aucun geste ne me venait à

l'esprit. C'est quoi exactement un « messenger » ? Il y a un roi et il demande à un seigneur de venir le voir. Et ce seigneur se rend chez un autre roi.



Des frissons, de la fièvre, mal partout.

Des cauchemars.

La fièvre a baissé. J'ai ouvert les yeux. Tout était silencieux. Je regardais les poutres du plafond, les rayons du soleil qui passaient par la fenêtre et éclairaient le pantalon posé sur la chaise. J'ai essayé de me lever, mais j'étais trop faible. J'avais la mâchoire paralysée. Mes bras étaient maigres, ma poitrine était squelettique.

La porte s'est ouverte, mais je ne l'ai pas entendu grincer. Ma mère est entrée. Elle s'est mise à parler, mais je ne la comprenais pas. Elle a posé une main fraîche sur mon front.



Je peux écrire des pages entières sur un seul geste. J'ai des volumes entiers dans la tête. Je voudrais mettre mes pensées sur le papier, mais je n'ai ni le temps, ni l'argent pour le faire. J'observe, je retiens des choses et je réfléchis. Je voudrais m'exprimer, mais les entendants ne saisissent pas le sens de mes gestes. Et quand je leur parle, ils ne me comprennent pas. Les pensées s'entassent tellement dans ma tête que j'ai l'impression qu'elle va éclater.



Ma mère avait toujours été gaie et elle est devenue triste. Son visage s'est brusquement ratatiné comme une pomme oubliée dans le verger. Père préférait ne pas me regarder. Père et Mère n'arrêtaient pas de se disputer. A l'école, on ne voulait plus d'un sourd-muet comme moi. A la maison, mon père m'a envoyé garder les chèvres. Le vicaire de l'église m'a prêté un livre et j'ai trouvé un coin ombragé au pied d'un arbre. Pendant que les chèvres broutaient, je lisais.



Je n'ai jamais eu d'amis. Les livres étaient mes amis. Je n'ai jamais aimé les gens. J'ai aimé les livres d'autant plus. A la maison, on n'avait pas de livres, sauf la Bible de mon père. Personne n'avait le droit d'y toucher, même pas Mère. Le vicaire de l'église avait des étagères pleines de livres : sur l'Histoire, la nature, la navigation, les Romains et les Grecs. Et toute une rangée de livres sur la vie des saints qui avaient beaucoup souffert et étaient morts de cruelle manière. Et tous ces livres, je les ai lus et relus.



Je suis assis à lire quand soudain je reçois une pierre sur le front. Les chèvres paissent. Je ne vois personne. Dans le lointain, les blés continuent d'onduler.



Tous les objets du monde ont un geste qui leur est propre. Ils portent en eux ce geste.
Regardez le ciel et voyez l'oiseau.
(...)



Je vois monsieur le vicaire, mais il ne me regarde pas. Il regarde quelque chose derrière moi. La rangée d'enfants s'arrête et se déploie en demi-cercle, comme un miroir arrondi. Le vicaire se met près de moi, son visage est pâle, il a les mâchoires serrées.
Et les enfants s'enfuient comme une meute de chiens apeurés.



La langue des signes est imagée et visuelle. Les sentiments s'inscrivent dans l'air en couleurs pastel ou en couleurs vives. Aucune autre langue ne réussit comme elle à imprimer les sentiments dans l'âme. Amour, haine. Regardez mon corps : il sculpte les sentiments.
(...)



Quand j'étais petit, je ne savais pas parler par gestes. Qui aurait pu me l'apprendre ? Dans le village, dans la vallée, j'étais le seul sourd. Je n'avais aucun miroir où me refléter, si ce n'est le miroir déformant des enfants de mon village. Quand Père ne regardait pas, Mère faisait des gestes qu'elle avait elle-même imaginés. Père ne connaissait qu'un seul geste, un seul. Quand je pensais qu'on ne me regardait pas, je me faisais des gestes à moi-même. Pas un langage gestuel, mais des gestes sans lien entre eux.



Les enfants sourds peuvent très bien apprendre une langue : la langue des signes. C'est facile, logique et naturel. La nature nous a donné cette langue, à nous les sourds. Nous ne pouvons pas entendre, mais nous voyons bien. Aucun son ne peut nous distraire. Nous observons le monde et nous-même.

En interdisant aux enfants sourds d'apprendre la langue des signes, on en fait des bêtes sauvages.



Et puis, un beau jour de mai, – j'avais seize ans – j'ai rencontré cet homme, sourd lui aussi.

(...)

Pendant des années, j'avais attendu un homme comme lui, et il était là, enfin. L'homme est descendu du siège et il a pris sa valise. Il m'a invité à m'asseoir avec lui au bord de la rivière. Il a sorti une bouteille de vin et un pain. Il a coupé une tranche de pain et me l'a tendue. Il a fait le geste « pain ». (...) Et le geste « vin ». Cet après-midi-là, on a fait des gestes pendant des heures. Je ne m'en lassais pas. L'homme a sorti un morceau de papier et il s'est mis à écrire. « Si un jour tu vas à Paris, montre ce papier à quelqu'un. On te conduira alors à la maison du grand monsieur chez qui je travaille. »

On s'est dit au revoir et il a disparu dans le lointain, à mon grand regret.

J'ai emporté le papier chez moi. Je l'ai caché sous le matelas et j'ai rêvé des gestes de l'homme.



Beaucoup d'agitation dehors. Il y a tellement de monde qu'on dirait que c'est dimanche. Dans les jardins qui entourent le palais, des vieux sont assis à l'ombre sous les arbres. Les dames papotent et font étalage de leurs nouveaux chapeaux et de leurs robes. Près de l'étang, les enfants s'amuse avec des bateaux en papier. J'étais assis tranquillement et je buvais une limonade. Mais près des cafés là-bas, des gens se pressaient devant les fenêtres et les portes pour essayer d'entrevoir l'homme qui faisait un discours debout sur une table. Ils rient et crient !

Les colleurs d'affiches ont fort à faire. Et les gens lisent ces affiches. Paris en est couvert. Les soldats suisses sont aussi de plus en plus nombreux pour surveiller tout ça.



Le vicaire voulait bien m'aider. Et nous voilà réunis : Père, Mère et moi. « Je veux aller à Paris, » ai-je dit. Père s'est mis à rire. « A Paris ? Qu'est-ce que tu veux faire là-bas ? »

« Travailler » ai-je dit.

« Et quel genre de travail penses-tu être capable de faire ? »

« Menuisier », ai-je dit.

« Qu'est-ce qu'il dit ? »

« Il ne comprend pas », ai-je dit. « Je vais l'écrire. »

Menuisier, encadreur, tapissier, relieur. J'ai tendu le papier au vicaire pour qu'il le lise à haute voix, mais mon père l'a pris et l'a déchiré. « Dites-lui que s'il va à Paris, il pourra chercher du travail jusqu'à ce qu'il ne pèse plus qu'une livre. A l'hospice avec les pauvres, c'est là qu'il va se retrouver ! Dites-le-lui. »

« C'est inutile, ai-je dit. J'ai compris. »

Mère avait l'air de prier. Elle fixait ses mains. Son visage n'exprimait aucun sentiment. Ni ironie, ni chagrin, ni étonnement, ni haine, ni amour. Absolument rien.

Le vicaire m'a donné une lettre de recommandation et un peu d'argent pour que quelqu'un m'accompagne jusqu'à Paris à partir de la ville voisine. C'est ainsi que je suis parti avec les vêtements que j'avais sur le dos et mes seules chaussures aux pieds.

J'étais en route quand Mère est arrivée en courant, toute essoufflée. On s'est assis tous les deux. Elle avait noué dans un linge une pomme, des carottes et du lard. Elle me les a donnés. Elle m'a embrassé et elle est partie sans se retourner. Et j'ai marché, marché, marché.



Je n'ai rien oublié de ma première journée à Paris ! Quelle pagaille ! Toutes ces voitures les unes contre les autres. J'aimais bien regarder la façon dont les cochers s'en tiraient. Ils s'en sortaient très bien. Avec ma surdité, il fallait avoir les yeux derrière la tête pour ne pas être écrasé. On dit que Paris est bruyant, à cause du fracas de toutes ces roues sur les pavés, sans arrêt, jour et nuit. Mais moi, je ne les entendais pas. Et Paris pue. Je n'y suis pas habitué. Dans mon village natal, on respire le parfum des bourgeons et des fleurs. La puanteur de Paris est poisseuse, elle bouche les narines et plombe l'estomac. Quand il pleut, l'eau monte dans les rues et les dames doivent se faire porter sur le dos par les messieurs.

La lumière aussi est différente. Les maisons sont très rapprochées. Quand j'ouvre ma fenêtre, je peux facilement toucher l'autre côté. Les maisons ont quatre ou cinq étages, et tout en haut, il n'y a qu'une étroite bande de ciel. Le soleil n'entre jamais dans les ruelles. C'est humide. Les murs sont noircis par la fumée, les rues sont sales. Le monde compte plusieurs villes, parmi lesquelles Paris. Ce trou humide et sombre où je vis. Je ne peux pas me l'imaginer.

(...)



Entendre ? Qu'est-ce que c'est ? Je ne le sais pas, je l'ai oublié. Toucher, ça je comprends ! Et voir, ça je comprends aussi !



Il y a tant de choses à voir. Tous ces gens qui vivent dans la rue. La police a interdit la présence des petites boutiques en bois, mais on a le droit d'installer son étal le matin et de le démonter le soir. On peut acheter tant de choses sur le marché.

(...)

Et comment sont transportées toutes ces marchandises ?

(...)

Et puis il y a aussi les artistes.

(...)

Au coin de la rue, l'écrivain public écrit des lettres pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire. Contre paiement. Et on écrit énormément en ce moment. Des lettres au roi qui va à la chasse et qui s'empiffre, et qui n'a aucun contact avec son peuple. Le prix du pain ne cesse d'augmenter. Pourquoi le roi ne fait-il rien ? écrivent les gens. Il faut que le prix du pain baisse ! Les mères ne peuvent plus en acheter et sont obligées d'abandonner leurs bébés. C'est terrible et cruel (...) Pour acheter ce pain, je dois travailler toute une semaine !



J'avais rapidement trouvé une chambre et je me suis mis à chercher du travail. Tous les jours de la semaine. Un jour, en passant sous un porche, je me suis retrouvé dans une cour remplie de femmes magnifiquement vêtues. Elles me regardaient et me faisaient des œillades. J'étais tellement timide que je n'osais les aborder. Je me suis enfui bien vite. Je tombais par hasard sur un ami, sourd comme moi et je lui racontais ce que j'avais vu. Il s'est mis à rire. « Ces femmes, m'a-t-il dit, elles séduisent les hommes pour l'amour. »
« Mais non, ai-je rétorqué, on dirait des princesses. »
« Tu vois, m'a-t-il dit, ici à Paris, les putes sont reines. Et la vraie reine a l'air d'une pute. C'est le monde à l'envers ! »

(...)



Ah ! Le mot « messenger » dont je ne connaissais pas le geste. Je le sais maintenant : messenger ! Ce n'est qu'en arrivant à Paris que j'ai appris la langue des signes. D'un ami. Il est sourd de naissance et vient d'Italie. Il travaille pour des familles riches. Il ne sait ni lire ni écrire, mais il connaît très bien les gestes. Toutes les semaines, il m'en apprend de nouveaux : homme, femme, haute noblesse, basse noblesse, marchand, patron.



J'ai un très bon patron. Il me prend comme je suis et m'accorde le respect que je mérite. Il connaît les livres de l'abbé de l'Épée, parce qu'autrefois, il les a reliés. Il a vu comme les sourds travaillaient bien et c'est pour cela qu'il a offert un emploi à plusieurs d'entre eux, en tant que relieurs, imprimeurs de papier à tapisserie, tapissiers. Ce n'est pas le travail qui manque. Je n'irai donc plus jamais à l'hospice. L'hospice, rempli de fous, de vieillards et de pestiférés. Les fous me considèrent comme l'un des leurs. Et les vieillards édentés utilisent leurs mains comme fourchettes. On ne manque de rien à l'hospice : la nourriture est bonne, les lits aussi, et pourtant ce n'est pas bien. Les fous n'ont aucun respect les uns pour les autres, ils n'ont aucun respect pour moi – d'ailleurs je n'en ai pas pour eux non plus – et j'ai perdu le respect de moi-même. J'y suis allé deux fois, mais je n'irai plus jamais ! Que Dieu soit béni de m'avoir donné un bon patron et des amis sourds avec qui je peux avec plaisir communiquer par signes ! Avec eux, je me sens davantage chez moi que dans ma propre famille.



Comment est née la langue des signes ? On dit que l'abbé de l'Epée l'a inventée, mais ce n'est pas vrai. De l'Epée a vu comment les sourds communiquaient dans leur langage naturel. Il était comme un voyageur dans un pays inconnu. Il a observé la langue des signes, il se l'est appropriée pour ensuite l'utiliser dans son enseignement. L'abbé de l'Epée n'a donc pas inventé la langue des signes. La preuve en est que certains sourds qui ne savent ni lire ni écrire maîtrisent pourtant parfaitement ce langage. Comme mon ami. On discute ensemble par signes, on imagine de nouveaux gestes et on les adoptent réciproquement. On combine certains gestes et on développe ainsi notre langue. On échange des idées sur tout : ce qui se passe à Paris, en France et même dans le monde entier. On s'exprime rapidement, de manière méthodique et précise, comme les entendants le font de vive-voix. L'expression de notre visage, c'est un peu leur intonation. Notre langue est aussi vive que le vent.



Madame avait une petite baguette dans les mains et je voulais savoir de quoi elle était faite. Elle a alors fait le geste « très grand ». « Un arbre ? ai-je demandé. Une roche. Elle est peut-être en pierre ? ou en ivoire.... » Par hasard, un ami, sourd comme moi, était là. Il a examiné la petite baguette avec attention. Il a alors fait le geste correspondant à « très grand » et ensuite à « poisson », et j'ai compris que la petite baguette était une tige de baleine.



Je suis allé chez l'abbé de l'Epée, dans la chapelle de sa maison où il enseigne aux sourds. En langage gestuel, il leur apprend de tout, il leur explique le français, l'italien, l'espagnol et le latin. Il leur enseigne aussi comment écrire, lire, parler, et lire sur les lèvres. Dans le public, il y a des grands de ce monde, mais les sourds ne sont pas anxieux. Ils sont détendus, fiers et confiants. L'abbé de l'Epée invite le public à poser des questions, et les sourds répondent sans effort. Même aux questions posées pour les embarrasser. Comme celle-ci par exemple : Qu'est-ce que la musique ?

Il y a une grande différence entre l'abbé de l'Epée et l'abbé Deschamps. Deschamps veut apprendre à parler aux sourds et il a ses idées là-dessus. (...)

Les élèves doivent se prêter à ses méthodes. Ils ne comprennent pas pourquoi et ils n'en ont aucun bénéfice. Ils perdent confiance en eux et s'impatientent. Il est plus facile d'apprendre à danser aux petits chiens que d'apprendre aux sourds à parler en leur mettant le doigt dans la gorge. Je suis pour la langue des signes. Si les sourds peuvent apprendre à lire et à écrire, c'est aussi un avantage pour eux. Mais Deschamps veut se débarrasser de la langue des signes. Pourquoi ? Je suis convaincu que les sourds peuvent apprendre à lire et à écrire si on le leur enseigne en utilisant pour cela la langue des signes. Ils saisissent très vite ces informations.



Je ne peux pas parler. Je déteste parler !

Je ne peux pas parler comme les entendants.

J'ai la bouche paralysée. Je n'ai plus de dents. L'air s'enfuit. Je ne peux pas parler et je ne le veux pas non plus. Essayez donc de parler avec une mâchoire paralysée. C'est impossible ! Je veux boire du vin. Je ne veux pas réfléchir, je veux rêver. Je ne veux pas savoir, je veux oublier. Je ne veux ni passé ni avenir, simplement le présent !



L'abbé Deschamps dit que la langue des signes n'est pas fantastique parce qu'il est impossible de communiquer par gestes dans l'obscurité. Il dit que c'est pour cela que la langue des signes ne vaut rien. Il veut nous aider, nous les sourds. Regardez.

(...)

Et encore une idée de Deschamps.

(...)

Ce sont des idées formidables, mon père. Bravo ! Et dire que les sourds n'y avaient pas pensé plus tôt ! Quel dommage !

Deschamps se demande comment, nous les sourds, nous communiquons dans le noir ? Mais pourquoi ne pas nous l'avoir demandé ? J'aurais pu lui expliquer. Regardez. Par gestes.

(...)

Simple et logique.

Regardez ce geste. Et celui-ci. Vous voyez la différence ? Non, c'est le même geste. Encore une fois.

Ciel. Dieu.

Vous voyez la différence ? Oui, c'est clair ! Deschamps affirme que nous les sourds, nous ne comprenons pas la différence entre ciel et Dieu parce qu'il ne regarde que nos mains et pas notre visage. Nos mains font la même chose, mais l'expression de notre visage est différente. Pour « ciel », le visage est neutre, et pour « Dieu », c'est comme si nous étions en adoration. La langue des signes est précise et nuancée, mais Deschamps n'est pas capable de percevoir nos expressions de visage. Notre langue n'est pas médiocre, c'est la vue de l'abbé, qui manque d'acuité !



Elle s'appelle Fleur et son visage est en effet beau comme une fleur.

Elle a les yeux couleur des bleuets et la mine fraîche comme un coquelicot. Je marchais sur le Pont Neuf quand je l'ai aperçue. Elle tenait un panier d'oranges sur la hanche. Elle a vu que je la regardais et elle a poussé du coude la femme qui était près d'elle. « O, madame, ai-je dit par gestes, excusez-moi, j'ai vu beaucoup de jolies filles, mais aucune n'est aussi belle que vous. »

« Vous êtes sourd ? » m'a-t-elle demandé.

« Oui. »

Elle m'a lancé une orange, que j'ai attrapé dans mon chapeau.

« Vous êtes bien adroit, dit-elle. Comment vous appelez-vous ? »

« Pierre. Et vous ? »

« Fleur. »



Une horde de gens vient de passer avec des flambeaux. Que se passe-t-il ?



Et pendant toute cette agitation, l'abbé de l'Épée est au lit, fatigué et malade. Il ne veut pas faire de feu par économie, pour pouvoir payer l'instruction aux enfants sourds. Il est couché dans son lit et on dit qu'il ne se relèvera pas.



Dehors, c'est le chaos. L'atmosphère est lourde de menaces. J'ai l'impression que les gens vont exploser. Ils se battent et poussent et tirent. Ils ont bloqué les deux bouts de la rue avec tout ce qu'ils ont pu trouver, pour empêcher les soldats d'avancer. La vitre de la boulangerie a volé en éclats. Les gens s'emparent des pains sur les planches. Des mères se jettent comme des lionnes sur les sacs de farine et les transpercent au couteau comme s'il s'agissait du roi lui-même. Je crois bien que la foule va s'emparer de la Halle aux blés ou de la Bastille. Ou bien marcher sur le palais et traîner le roi à l'extérieur. Le roi a perdu son pouvoir. Bientôt, il va aussi perdre sa tête.



Si l'abbé de l'Épée meurt, son corps disparaîtra, mais ses idées continueront à vivre. Je vais m'occuper personnellement de répandre partout ses idées.



A bas l'oppression !



A bas le roi !



A bas l'abbé Deschamps !



Liberté, égalité et fraternité.